

Racisme

Appelons-le Soltan.

Disons de lui qu'il affiche souvent le sourire narquois et le regard arrogant, celui qui dit avec ou sans les mots « Tu cherches ? » ; ajoutons que le racisme représente pour lui une formidable boîte de Pandore où se nourrissent toute parole, tout geste malveillants dont il se croit victime, en tant que fils de Marocains. Avouons aussi que cette attitude nous plonge dans un malaise d'autant plus difficilement avouable qu'il puise sa substance dans les eaux profondes de notre moi archaïque, au lieu même de nos pulsions premières, de nos pensées les plus frustes. Précisons encore qu'il est parvenu l'an passé, à la tête d'une véritable cabale d'enfants, à conduire une jeune stagiaire en responsabilité dans la classe, à renoncer définitivement à la carrière. (Sans doute, d'ailleurs, lui a-t-il rendu service, car de toute évidence, cette jeune maîtresse s'était fourvoyée dans ce métier ; mais la prise de conscience aurait pu s'effectuer dans un climat moins violent, et surtout sans que lui, Soltan, enfant de 9 ans, en (sup)porte la responsabilité. La certitude de sa toute puissance encore très largement à l'œuvre chez cet enfant sans père s'en est trouvée, pour le coup largement renforcée.)

Si bien que le voici, cette année, convaincu qu'il tient entre ses mains le sort de jeunes enseignants que d'une pichenette, il saura faire tomber.

Haro donc sur Sandra T., modulatrice affectée un jour par semaine dans sa classe.

Il commence par lui mener la vie dure. Insultes, négations, moqueries, tentatives de rallier les autres élèves à sa cause. Mais l'équipe pédagogique prend l'affaire en main, et maîtresses et directrice se retrouvent face à lui en un lieu, un moment, un cérémonial dont la solennité ont été choisis pour lui donner à penser qu'on n'est pas là pour rigoler et qu'on n'a nullement l'intention de céder. Il sera dit que l'histoire de l'an passée n'a aucune chance de se renouveler cette fois-ci et que Madame T. restera là, quelle que soit l'attitude de Soltan. Dit aussi qu'il n'est pas assez puissant pour que le sort d'une maîtresse en dépende. Dit enfin que ceci n'est qu'un avertissement mais que nous passerons aux choses sérieuses si l'histoire devait se poursuivre. Tremblant et n'en menant pas large, il cherche à se défendre timidement pour finir par tomber le masque, reconnaître ses torts et promettre d'adopter un comportement plus acceptable.

Quelques jours plus tard, attablées pour le repas de midi dans la salle des maîtres, nous parlons de l'affaire qui n'a pas l'air d'être tout à fait réglée, puisque Soltan, assagi depuis la remontrance, continue toutefois d'accuser la jeune instit de racisme élémentaire.

Quelqu'un soudain frappe à la porte. Entre un grand black, un bébé dans les bras. C'est le mari de la jeune enseignante. Étonnement général. Pour faire barrage à l'attitude provocatrice de Soltan et le mettre en face d'une évidence contre laquelle il aura bien du mal à argumenter, je propose à Sandra de faire venir son mari en classe, un après-midi, prétextant un oubli. Le scénario séduit.

Il arrive donc un jour dans la classe et sa venue plonge, de fait, les élèves et Soltan en particulier, dans la perplexité. Mais son émotion est de courte durée ; il retrouve vite ses esprits et, tandis que l'homme s'ap-

prête à quitter les lieux, Sandra l'entend murmurer à quelques oreilles qu'il devine ou espère complaisantes, des propos dans lesquelles elle reconnaît le mot « négro ».

C'est en trop. La maîtresse titulaire avertie prend le gamin à part et lui intime l'ordre de réfléchir sérieusement à ses paroles et d'adresser à la jeune maîtresse une lettre d'excuse. Il pleure. Et finit par écrire la lettre suivante :

Chère madame T.

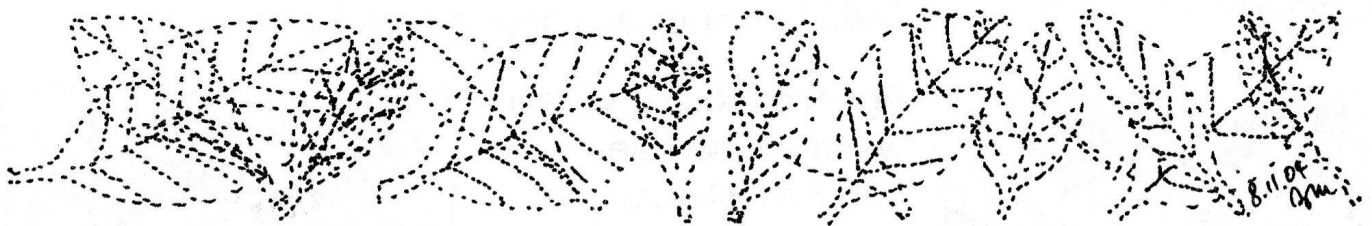
Je voulais m'excuser d'avoir dit que votre mari était un nègre. Si je vous avais fait de la peine, je le regrette. Je ne le pensais pas je l'avais dit bêtement pour rire. Maintenant j'ai compris qu'on ne peut pas rigoler avec n'importe quoi. Le racisme est une chose trop grave. Je vous demande encore pardon.

Soltan

Cette lettre a ému la maîtresse. Elle nous a toutes impressionnées. Et toutes, nous avons envie de croire en sa sincérité, croire qu'elle portera ses fruits. Pourtant, bien des interrogations demeurent. D'abord, malgré les injonctions de la maîtresse, Soltan a refusé d'écrire le mot « négro ». Nous avons été partagées sur la nécessité de le lui faire écrire. Écrit, il avait plus de poids, plus de gravité que dans la réalité où il n'avait été que prononcé. Mais cette « euphémisation » du terme rend son substitut, « nègre », injurieux en soi. Or, il ne l'est pas. Le mot « nègre » actuellement est même revendiqué par des mouvements noirs antiracistes.

Par ailleurs, malgré l'émotion, il est toujours possible de douter de la sincérité de ces propos. On peut se dire en effet, tiens, en voilà un qui a bien appris sa leçon ! Quand on en fait trop, c'est pour en faire moins. Ce langage si policé n'est-il pas porteur d'artifice ? Certes, mais quoi qu'il en soit, il me semble que la seule attitude de l'éducateur est celle qui se situe du côté du crédit, même s'il se voit démenti par la suite. Sans lui, plus aucun acte éducatif n'est possible.

Et c'est là bien tout le paradoxe de l'enseignement...



entrer dans l'écrit

Traditionnellement, et de nos jours il en va toujours ainsi, on demande à l'enfant de maîtriser d'abord les règles (orthographe, accords,...) avant de lui proposer d'écrire.

Mais n'est-ce pas en écrivant qu'il découvre, en même temps que l'utilité et les plaisirs de l'écrit, les exigences formelles (orthographe, grammaire, syntaxe,...) pour une expression et une compréhension plus fines ?

La maîtrise des difficultés langagières, tant à l'oral qu'à l'écrit, est aussi une affaire de maturité qui peut s'affirmer grâce à la pratique de l'expression libre.

voir pages 21 à 46